

## I.V.G.

Dans mon cerveau obscurci par les ultimes vapeurs de l'anesthésie, les premières sensations me sont parvenues très incomplètes et déformées. D'abord l'extrémité de mes doigts a perçu le froid métal des barreaux d'un lit. Puis j'ai replongé dans l'absence de moi-même. Enfin, comme la brume qui peu à peu se déchire pan par pan sans toutefois disparaître entièrement, j'ai reconnu la douceur d'un ruban sur mes poignets. Malgré l'effort de les soulever qui m'apparut alors énorme, ils étaient restés inertes.

Attachée ? Moi ! Impuissante à utiliser mes mains pour tenter d'explorer, sous les draps, l'amas inquiétant et spongieux coincé entre les jambes.

Les paupières si lourdement affaissées sur mes yeux qu'il me fallut un temps bien long pour enfin pouvoir les soulever. La pièce était sombre mais quelques indices (de vagues clartés s'insinuant aux extrémités des persiennes closes, un bourdonnement de voitures au loin) dénotaient que l'on devait être encore en plein jour, en plein Paris.

Je n'étais pas seule. De faibles plaintes s'élevaient alentour. Un peu plus loin quelqu'un ronflait. Une ombre traversa lentement la salle, d'une porte à une autre, ce qui me permit d'évaluer la taille de la pièce. Elle était vaste. Combien de personnes y étaient étendues ? De quel mauvais rêve allais-je m'éveiller ?

Plus tard, alors que j'avais de nouveau sombré dans une léthargie traversée de visions inconnues et angoissantes, une ombre cette fois plus distincte s'approcha et se pencha au-dessus de moi :

- Calmez-vous. Reposez-vous. C'est bientôt fini.

J'aurais voulu lui répondre, mais ma langue était paralysée, gonflée. Je me débattis pour me libérer des légères attaches qui retenaient mes mains mais sans obtenir d'autre résultat que la pression de l'ombre sur mes épaules :

- Allons, vous n'êtes plus une enfant. Restez tranquille.

La voix était masculine, avec des inflexions sévères mais convaincantes. Il me sembla l'avoir déjà entendue. Oui, c'était bien ça, juste avant de m'endormir sur la table étroite.

Soudainement, je revoyais presque tout. Le médecin – la voix de l'ombre – le masque vert pendant sous sa bouche, la blouse de la même couleur entrebâillée sur un tee-shirt blanc, une infirmière à ses côtés, une autre femme, debout un peu plus loin, dissimulant à ma vue le dessus d'une table. Et moi, toute nue. Les jambes surélevées, les talons haussés plus haut que les genoux, coincés dans des étriers, dans une position à la fois inconfortable et dégradante... Puis, le bavardage des deux acolytes s'était comme éloigné, ne me concernant plus.

J'essayais de me raisonner selon les sollicitations du médecin, tout en pressentant que le cauchemar n'en était sans doute pas un.

Plus tard, une femme est venue me lever. Après avoir délié mes poignets, elle a ôté la barrière autour du lit. Elle parlait d'une voix basse, sans doute pour ne pas déranger les autres patientes :

- Ah, vous nous en avez fait voir avec votre agitation ! J'ai dû vous attacher pour que vous n'alliez pas sauter sur les lits de vos voisines.

Celle qui devait être une infirmière souleva les couvertures et ôta le gros bloc de coton, qui écartelait mes cuisses. Sans doute maculé de sang. Mais dans l'obscurité on ne pouvait en juger.

Après avoir passé un bras sous mon aisselle, l'infirmière m'aida à me lever, et me soutint pour marcher. Dans le mélange de passivité de mon corps et d'excitation de

## I.V.G.

son esprit, je notais avec une minutie de reporter chaque détail qui m'entourait comme si à jamais il devait s'imprégner dans mon souvenir.

La salle que j'avais à priori jugée spacieuse du fond de ma couche, n'était en réalité composée que de deux chambres dont on avait abattu les cloisons entre elles. Il en demeurait les montants que je parvins à distinguer malgré l'obscurité car mes yeux s'apprivoisaient progressivement à la faible lumière. Il devait y avoir une demi-douzaine de lits semblables à celui dans lequel j'avais été couchée, mais ils ne paraissaient pas tous occupés. Tout à l'heure, si j'avais pu étendre les bras, j'aurais aisément touché le lit de ma voisine.

Brutalement éblouie par la lumière du jour qui parvenait d'une fenêtre haut placée, je me retrouvais dans un vestiaire. Sur l'unique chaise composant le mobilier de cet espace restreint, je retrouvais mes vêtements parfaitement pliés, un cintre accroché au dossier de la chaise maintenant la jupe. En évidence une épaisse serviette hygiénique avait été posée au-dessus des vêtements.

Bien que toutes ces particularités auraient pu paraître insignifiantes, elles représentaient l'essence des instants que je venais de vivre dans ce lieu.

Pourquoi ? Pourquoi ? La question tournoyait dans mon cerveau, et la réponse devenait, à chaque minute qui s'écoulait, de moins en moins improbable. Je m'étais fourvoyée dans un piège où nulle autre que moi-même ne m'avait conduite. J'en concevais d'irrépressibles regrets.

Je me rappelais avoir dû privilégier cette officine privée au lieu de l'hôpital. Ma grossesse étant bien trop avancée pour que je puisse être autorisée à pratiquer à l'hôpital l'acte inéluctable que je me refusais à nommer.

Inéluctable, en effet, au vu du comportement de mon cher mari. On pouvait dire cher, car assurément il était tendre à mon cœur, mais n'était plus guère un vrai mari depuis près de trois ans.

Lorsque je tombais gravement malade, le médecin – bon médecin, sans doute, mais peu psychologue - conseilla à mon mari « d'éviter temporairement les rapports sexuels ». Mon cher mari prit les paroles du médecin plus qu'à la lettre. Il espaça nos relations physiques puis les élimina totalement, craignant d'accroître le risque évoqué par le médecin. Tout en montrant une considérable et identique affection à mon égard.

Evidemment, je n'aurais pu faire accroire à mon époux que le bébé en gestation était venu du Saint Esprit ! Déjà maman de ma grande Fanny je désirais pourtant l'enfant imprévu qui serait à jamais le portrait de mon amant. Hélas, la ressemblance ne pourrait échapper à mon mari. Et, au fond de moi, je savais bien que mon amant ne désirait sûrement pas s'encombrer d'un bébé, lui que j'avais quelquefois surpris à regarder des femmes plus jeunes que moi ...

J'avais même imaginé convaincre mon mari de reprendre nos relations sexuelles sous un prétexte quelconque. Mais ajouter un nouveau mensonge à mes agissements sexuels qu'il ignorait, serait extrêmement vil et odieux à l'égard de cet homme par-dessus tout franc et honnête.

Sans cesse depuis que j'avais été certaine d'attendre un enfant j'avais balancé entre la folle envie de le garder et l'hésitation de l'avortement. Les jours avaient passé, les mois aussi.

## I.V.G.

Après avoir quitté le vestiaire, j'avais rejoint, à travers un couloir étroit, silencieux, ponctué de portes fermées, ce qui devait être le hall de l'appartement. Je ne me souvenais pas d'être passée par là quand j'étais entrée.

L'infirmière, transformée en secrétaire, était installée derrière une table et me tendit des papiers, en me précisant le montant à lui régler. De l'autre côté du bureau, la préposée évitait de croiser mon regard.

Devant son geste sans équivoque, je lui remis une liasse de billets de banque, qu'elle s'empressa de faire disparaître dans un tiroir. Immédiatement après, la secrétaire s'était penchée sur un cahier pour y noter des écritures comptables qui ne devaient pas pouvoir attendre.

Des tas de questions brûlaient mes lèvres : « Etait-ce une fille, un garçon ? Qu'avez-vous fait du bébé ? Pouvez-vous me le montrer ? ». Même en pensée, il m'était impossible de prononcer le mot fœtus. L'identification par le terme approprié aurait restitué la rigueur intolérable de l'acte que je ne voulais pas encore admettre.

Et, dans le même temps, je ne pouvais détacher mon regard du foulard de soie que la secrétaire portait. La négligente perfection de l'enroulement traduisait l'assurance qui me fait défaut dans les occasions comme celles-ci. Ce nœud exprimait l'immémoriale tradition des abonnements aux théâtres nationaux et des séjours estivaux dans la maison de famille à La Baule. J'étais certaine qu'il me rejetait - malgré mon évolution sociale appréciable - dans la condition primitive de « fille du maçon italien » située à des distances à jamais infranchissables.

Je me rappelais que cette femme hautaine venait de me voir offerte, les jambes en l'air, me résignant à la violence que j'aurais voulu refuser maintenant.

Elle finit par relever la tête et me montra la porte, avec une détermination certaine. Incontestablement mon importune présence la gênait. Non pas, peut-être, qu'elle soit indifférente à mon désarroi. Mais pouvait-elle toute la journée apporter à chaque patiente le secours réclamé, fournir l'irréalisable transmutation, ou pleurer avec chacune les remords trop tard apparus. Elle devait avoir l'habitude de ces femmes n'ayant pas encore repris toute leur conscience mais déjà prêtes à tous les revirements. Elle n'avait pas les moyens d'être tout à la fois la complice d'une ablation et l'antidote des corps désolés. Elle devait au plus vite se débarrasser des autres patientes, les lever, les entraîner vers le vestiaire avant de leur intimer silencieusement l'ordre de s'en aller.

Sans avoir pu prononcer les paroles souhaitées, je me retrouvais dans l'escalier à la moquette épaisse, bien tendue entre ses tringles cuivrées astiquées au Miror. Je me sentis comme entraînée vers le rez-de-chaussée qui me happait, image de ma dégringolade mentale. Je croyais plonger dans un océan verdâtre de la couleur des tapis. A chaque palier j'essuyais sur mon front les gouttes suspectes. Je me lavais enfin de toute cette impureté commise, telle une auto-flagellation bénéfique.

Je guettais le moindre bruit. Mais dans cet immeuble bourgeois du 17<sup>ème</sup> arrondissement, la plupart des appartements paraissaient vides, les occupants n'avaient certainement pas encore regagné la ville, en ces derniers jours du mois d'août. Pas la moindre odeur dans l'escalier : tout respirait un ordre admirable et la poussière avait dû disparaître du monde. Comme un malfaiteur qui vient d'accomplir un crime parfait je n'entendais plus, au milieu du silence divin, que les terribles battements de mon cœur dans ma poitrine.

## I.V.G.

Il devait y avoir dans le hall d'entrée (comme dans tous les immeubles de ce type) une petite porte donnant sur la cour. Rien désormais ne pourrait plus m'arrêter dans la quête de la certitude ignoble.

Les poubelles étaient sagement rangées en ordre le long du mur, les couvercles bien ajustés. Les uns après les autres, je les soulevai et regardai ce que contenaient les récipients. Jusqu'à ce que l'excès de frénésie me fit comprendre que j'avais outrepassé les limites rationnelles. Jusqu'à ce que les odeurs nauséabondes de poissons avancés me contraignent à rejoindre un univers raisonnable dans lequel on ne jetait plus les fœtus dans les poubelles.

Alors ? Alors ? Où était-il maintenant le petit être ? A quelle méchante expérience l'avait-on déjà condamné ? Pouvais-je encore le sauver de son destin abominable ? A ce moment-là il est vrai, j'avais sûrement atteint les rivages de l'aberration mentale, abordé la planète insensée où un fœtus, même âgé de plusieurs mois peut survivre hors de son cocon. Les fonctions de la réflexion m'avaient décidément toutes lâchées, puisque, entre le bébé et moi, finissait par s'interposer la représentation apparemment colossale d'un foulard de soie qui me défiait et m'empêchait de rejoindre, méprisant, quelques étages plus haut, la chair de ma chair.

Le coin des poubelles protégé par la haute masse des immeubles qui entouraient la cour bénéficiait d'une zone d'ombre. Epuisée, je m'accroupis alors dans ce demi-jour censé me protéger, repliant sur les genoux mes bras en couronne. J'ai fermé les yeux et pleuré sur la vérité incurable que je devrais dorénavant regarder en face.

Accroupie sur le sol de la cour, je ressentis une soudaine onde de douleur dans mon bas-ventre. La position que j'avais conservée depuis plusieurs minutes sans bouger ne devait pas être la plus adéquate après ce que je venais de subir.

Dehors, je fus saisie par une sensation d'étuve, les murs des maisons exhalant la sueur de la chaleur accumulée tout au long de la journée. Un banc peint en vert, installé sous les marronniers de l'avenue recueillit mon corps affaibli et chancelant. Il était temps ! je m'écroulais dessus.

Ce fut là que, avec mon ongle, je grattais longuement la peinture qui s'écaillait par endroits. Je me regardais devenir comme ces fous que l'on voit dans les asiles et qui tout au long de la journée se livrent à une occupation aussi inutile qu'indispensable.

Au lieu des anodines contractions qui me labouraient et griffaient par intervalles l'intérieur de mon corps, je réclamaï les douleurs de l'enfantement. Je désirais la déchirure de tout mon abdomen et que naquit à son terme l'enfant absent. J'appuyais les mains sur mon ventre, j'aurais voulu vomir la bile matinale jusqu'à l'époque de l'accouchement. J'appelais la montée insupportable des spasmes de la naissance et invoquais la fièvre puerpérale pour décéder après avoir livré l'enfant à la destinée que je venais d'interrompre.

Comme les gens qui ont failli mourir le racontent, j'étais convaincue d'avoir vu défiler en quelques secondes la vie de mon enfant : c'était un garçon aux cheveux blonds comme les miens. Il était doux et rêveur ; mais il avançait, assuré dans la vie. Il n'avait pas cinq ans que déjà il nageait, et skiait. J'aperçus, entre deux piquets de slalom, sa combinaison bleue et son bonnet à pompon. Puis, presque au même instant, il passait son bac et se mariait dans l'église du village où j'étais née.

## I.V.G.

En arrivant chez moi, j'absorbai une tisane censée me faire dormir à poings fermés, et me mis au lit immédiatement. Mais la tisane ne m'empêcha pas d'être assaillie à plusieurs reprises par des cauchemars qui finirent par m'éveiller.

Je me suis souvenue longtemps après, de l'un d'entre eux, à la fois absurde et atroce. Comme Sisyphe condamné à hisser éternellement son rocher sur la montagne, je me voyais contrainte à sauter sans cesse des haies de foulards disposées les unes après les autres et d'une hauteur de plus en plus élevée à mesure de la progression de mes sauts. Certaines étaient si hautes que j'avais trouvé la parade en passant par dessous, me croyant ainsi délivrée du sort mortel qui m'attendait en cas d'échec. Mais les spectateurs de cette étrange compétition eurent tôt fait de dénoncer mon stratagème aux bourreaux.

Ces derniers me conduisirent vers une fosse commune comblée partiellement d'une sorte de chaux verte d'où s'échappaient quelques membres encore remuants d'êtres gélatineux ... Je m'éveillai au moment où les tortionnaires voulurent me précipiter dans la fosse ...

Au milieu de la nuit, le cauchemar m'avait à peine quittée et je me repassais des dizaines de fois le film de l'instant précis où, sur l'avenue ombragée et tellement silencieuse (j'aurais dû écouter la nature), j'avais poussé la lourde porte cochère pour entrer dans cet immeuble maudit. Cette intervention nécessitait une force certaine et une volonté assurée qui symboliseraient à jamais l'instant précis du déclenchement de mes remords. « Et si je n'avais pas posé ma main sur la grosse poignée en cuivre, et si je n'avais pas bandé les muscles de mon bras pour agir de tout mon poids sur la porte, et si, et si .... Il serait encore là ».